

...plein de son avenir... au pouvoir jusqu'au jour où les gouvernements constitutionnels fondés par les majorités se transformeront en gouvernements minoritaires.

...discussions intestines qui se sont manifestées depuis quelque temps à l'occasion du rappel, existent en Angleterre, et l'on suit avec curiosité tous les épisodes de la lutte entre la jeune et la vieille Irlande. Les deux camps se présentent bien que ces querelles intérieures sont favorables à la cause du rappel, mais ils sont entraînés en quelque sorte malgré eux à se combattre: quelque ménagement que s'efforcent de mettre les chefs des deux partis dans l'expression de leurs sentiments en public, on voit toujours percer la pensée intime, témoin le passage suivant d'une lettre adressée par M. O'Connell au secrétaire de l'association du rappel, et dont il a été donné lecture dans la dernière réunion de cette association :

C'est avec le plus amer regret et le plus profonde affliction que je vois les efforts faits par quelques-uns des jeunes membres de l'association pour créer des dissensions parmi les repealers. Il est évident que la grande majorité de l'association du rappel doit s'employer énergiquement à la soutenir, et que les personnes auxquelles je fais allusion jetteraient la division dans ses rangs et finiraient même par la détruire. Quant à moi, je ne veux pas rester spectateur indifférent de la lutte. Il est vrai qu'on peut persuader le peuple de m'abandonner, mais je n'abandonnerais jamais le peuple. On a proposé d'une façon déloyale (je n'emploierai pas de terme plus fort) que dans le cas où les whigs reviendraient au pouvoir, la cause du rappel, soit abandonnée, ou ajournée, ou soumise à un compromis. Je nie formellement cette assertion. Tant que je vivrai, la cause du rappel ne sera ni abandonnée, ni ajournée, ni soumise à un compromis, pour élever qui que ce soit au pouvoir ni pour soutenir aucun parti. J'ai depuis longtemps combattu le parti du rappel au grand mat et tant que je vivrai on ne pourra pas m'écarter, si ce n'est pour inaugurer la session d'un parlement irlandais dans College Green...

M. Barry, rédacteur du journal la Nation, et l'un des chefs de la Jeune-Irlande, ne pouvait laisser passer les accusations dirigées contre son parti sans y répondre véritablement. Tout en professant de son estime et de celle de ses amis pour M. O'Connell, il a déclaré que la Jeune-Irlande ne s'unirait jamais avec les whigs. Il est naturel, a-t-il ajouté, que M. O'Connell désire le retour des whigs au pouvoir; mais, s'il prétend vouloir réellement le rappel de cette façon, il se moque de nous et veut nous faire donner dans le piège. Ces paroles ont causé un grand scandale dans l'assemblée, et ont fait un singulier contraste avec celles prononcées par le président, qui, en ouvrant la séance, a félicité les repealers de l'union qui règne, a-t-il dit, dans leurs rangs.

Plusieurs des notables de la ville de Bologne viennent de présenter une adresse au sacré-collège, pour demander des réformes, et surtout la convocation des conseils provinciaux, de manière à ce qu'ils puissent véritablement l'opinion publique et aient la faculté d'exposer les besoins et les vœux des populations.

Un document : Eminentissimes princes, les souverains, croyant remplir un devoir, exprimer en même temps le désir de toute la population, vous adressent avec respect et confiance les expressions et les vœux suivants :

Le gouvernement impérial, conseillé par la conférence des représentants des grandes puissances réunie à Rome en 1831, reconnut la nécessité de réformer plusieurs institutions de l'état et d'introduire des améliorations de nature à établir et à garantir d'une manière stable la tranquillité et le bonheur de ces provinces.

Depuis quinze ans, les besoins et les maux publics se sont fait sentir plus vivement et plus généralement encore. Les soulèvements continuels qui ont troublé le pays en sont la preuve. Tout en blâmant les tentatives d'insurrection et les moyens violents, on doit cependant reconnaître dans ces faits un signe manifeste des maux qui affligent la société.

Il est bien connu que ces maux et pour y apporter un remède efficace, le meilleur moyen est sans aucun doute celui de la convocation des conseils provinciaux, de manière qu'ils représentent véritablement l'opinion publique et aient la faculté d'exposer au gouvernement les besoins et les vœux des populations.

En ce qui concerne le moyen, accordé autrefois par le souverain-pontife et reconnu comme légal, l'opinion publique aurait une voie légale et régulière, et nous ne serions pas obligés de recourir à la forme que nous avons dû adopter aujourd'hui.

Nous recommandons ce moyen à la prudence et à la justice du futur pontife,

Il serait impossible de dire à quel excès de folie sanguinaire Naples se trouva livrée par le déclenchement de la réaction royaliste. Depuis le temps de la domination de Charles de Bourbon, jamais cette capitale n'avait été le théâtre d'un pillage aussi effréné de massacres pareils, d'assassins aussi fréquents, de crimes aussi hideux et aussi odieux, et vis par le gouvernement d'un œil aussi favorable. Les échafauds étaient en permanence; les cachots regorgeaient de prisonniers, et tandis que d'infâmes tribunaux faisaient ruisser sur les places publiques le sang des plus nobles victimes; la cour, — cette cour frivole et corrompue, — s'abandonnait sans remords à de honteux plaisirs. La populace enthousiasmée applaudissait à ces fêtes insolentes, et l'on retrouve dans les annales de ces tristes jours l'empreinte de son génie bouffon, la trace de ses exorbitances insensées. Au plus fort de la réaction, saint Janvier, patron de la ville, fut solennellement destitué de ce poste officiel, comme attentif à la cause de Jacobinisme; on le remplaça par saint Antoine, d'opinion, à ce qu'il paraît, beaucoup plus monarchique. Pour fêter le retour de saint Antoine, on avait placé sur le mont du trône, construit dans de magnifiques proportions, mais en simple charpente que déguisait une peinture de couleur, des trophées, des statues, les uns en carton, les autres en plâtre, les autres en bois, et les trophées de bois auquel on avait donné la couleur de l'or et de la pourpre, décoraient les rues et les places publiques. Ces trophées, ces statues de magnificence, bien dignes du roi qu'on félicitait, contenaient dans une langue épigramme placardée de tous côtés sur les murailles.

Depuis, cependant, ces délices insensées et étourdissantes la conscience de Naples, à qui d'ailleurs Ferdinand et Caroline prodiguaient les plus magnifiques récompenses. Le roi lui-même, tenant une épée à poignée de diamant, qui lui tenait de son père, Charles III d'Espagne. Il lui conféra, sur la même époque, le duché de Bronte avec ses propriétés dont le revenu annuel pouvait aller à 3,000 liv. st. (35,000 fr.) Cette fois Nelson se fit prier pour accepter; mais lady Hamilton, tombant à ses pieds, lui insinua à l'oreille que si un refus venait de lui, il serait considéré comme un acte de désobéissance à cette considération délicate, et aux instances de son père, le roi.

Le roi, cependant, se dressant sur la mer, en face de celle qui avait demandé...

et nous attendons avec confiance un système de commerce et de progrès qui ramène dans notre pays la tranquillité, la prospérité, et avec elles tous les biens dont jouissent les nations civilisées.

Le gouvernement sera alors sans crainte, et, fort du dévouement de ses sujets, il recouvrera la dignité et l'indépendance nécessaires à tous les princes, et surtout au chef suprême de la chrétienté.

Signé: Le comte PHILIPPE BENTIVOGLIO, comte JEAN MASSI, marquis ANTONIO PEPOLI, GIOACCHINO MARINI, MARCHESE GUIDO TASSO PEPOLI, comte JACQUES MARCHESE, CLEMENTE GIOVANNINI, seigneur MARCO MARCHETTI, comte JEAN GOZZADINI, comte ANTONIO RANUZZI, comte ALEX. RANZI.

Bologne, juin 1846.

Guerre entre les Etats-Unis et le Mexique.

Nous avons reçu le journal officiel l'Union de Washington, depuis le 30 mai jusqu'au 8 juin. Ce journal, dans un article de fond s'exprime de la manière suivante sur le plan de campagne contre le Mexique :

« Les circonstances nous mettent à même aujourd'hui, de donner quelques renseignements sur la position actuelle de notre armée et sur ses mouvements projetés. Sans entrer dans les détails, nous nous bornerons à dire que le pouvoir exécutif comprend sa haute mission, il fait tout ce que les circonstances exigent et il le fait avec énergie, sur terre et sur mer. Son but est d'amener le plus tôt possible les résultats légitimes qu'il se propose d'atteindre. — Placer l'ennemi dans une situation qui lui fasse accepter des conditions justes et honorables, et, s'il s'obstine à continuer la guerre, conquérir par la victoire une paix permanente. Le Mexique paraît ignorer, même à présent, malgré les désastres de son armée, combien sont grandes les ressources de cette république maniée par une administration ferme, hardie et revêtue de la confiance nationale.

Le général Taylor avait sous ses drapeaux à la date de ses dernières dépêches, 10,000 hommes. Des milliers de volontaires arrivaient de toutes parts dans son camp. Il a ordre de s'avancer sans délai sur le territoire mexicain, et nous ne serions pas étonnés d'apprendre sous peu qu'il est déjà arrivé à Monterey. Cette ville est à 180 milles de Matamoros, et là commencent les terrains élevés toujours exempts des fièvres épidémiques.

Les mesures de vigueur sur celles qu'indiquent en même temps la position de notre armée et le désir d'arriver promptement à la paix, seul but des hostilités de notre part. L'énergie que nous déploierons dans cette circonstance éclatera en même temps les nations qui voient avec jalousie l'accroissement de notre puissance; et qui intérieurement font des vœux pour la succès de notre adversaire; en outre, les volontaires qui composent la plus grande portion de nos forces, demandent à agir immédiatement; ils préféreraient des dangers d'une campagne active à l'ennui des camps d'observation.

L'opinion publique se déclare hautement contraire à une guerre défensive.

La flotte américaine se trouve devant Mazatlan, port mexicain sur l'Océan-Pacifique. Elle se compose de trois frégates de 60 canons chacune, de deux corvettes de 24 canons, et d'un schooner de 20 canons. Il y a en outre de cette escadre des navires de guerre américains devant Callao, sur la côte de la Californie et sur les îles Sandwich.

Un voyageur, dit le Picayune, récemment arrivé de la Havane, et qui a eu occasion de s'entretenir souvent et familièrement des affaires du Mexique avec Santa-Anna, nous dit que l'ex-président déplore la guerre entre le Mexique et l'Union, et que l'issue ne saurait être que désastreuse pour sa patrie. Il parle du projet de rétablir la monarchie au Mexique comme d'une chose illusoire, et dit que le pape a refusé d'être couronné à Mexico, et qu'il a refusé de reconnaître Santa-Anna comme roi du Mexique. Santa-Anna prétend n'avoir aucunement l'intention, pour le moment du moins, de retourner au Mexique. Quant à Almonte, il regarde le mouvement insurrectionnel d'Alvarez comme important. Il prétend que c'est un homme difficile à mettre de côté.

Marine russe.

Sur la proposition de son ministre des finances, l'empereur de Russie a confirmé la résolution suivante, adoptée par le conseil de l'empire, relativement à l'équipage des navires russes :

En considération du manque de marinière, pilotes et matelots russes, le conseil de l'empire reconnaît, conformément à la proposition du ministre des finances, la nécessité de continuer aux douanes de la Baltique, de la Mer Blanche, de la Mer Noire, de la mer d'Asof et du Danube, la permission de délivrer des passeports aux bâtiments russes qui vont à l'étranger, de la même manière que cela leur a été permis jusqu'en 1846. En conséquence, la proposition du ministre des finances a été approuvée, et la remarque à l'article 744 du 11^e volume du code de l'empire a été rédigée comme suit :

Dans le même temps les habitants de l'île de Zante, qui se regardaient comme préservés, par la bataille d'Aboukir, des horreurs de l'anarchie, envoyèrent à Nelson, avec une épée à poignée d'or, un bâton de commandement sur lequel on avait incrusté tous les diamants que cette petite île put fournir. L'amiral fut plus sensible à cet hommage lointain qu'à l'enthousiasme de la populace napolitaine, pour laquelle, en dépit de tout, il se sentait un profond mépris.

Sa conduite, marquée au coin de l'étêtement le plus inexorable et des préventions les plus injustes, allait bientôt lui attirer d'amères censures. Fox dénonça au parlement ému cette contre-révolution de Naples, souillée de tant d'excès, et dont Nelson s'était rendu le complice; il l'incrimina surtout, — et personne n'osa la défendre, — la violation de l'armistice conclu avec les rebelles, sous la garantie d'un officier anglais. Nelson ressentit le coup et voulut répondre; mais sa protestation, renfermée dans une lettre à son agent et ami, M. Davison, est plus injurieuse pour Fox que décisive en faveur de l'amiral. Après avoir reproché à l'illustre orateur d'avoir tenu un langage qui ne convenait ni à la sagesse d'un membre du sénat, ni à la politesse d'un gentleman, Nelson s'éleva de nouveau contre l'infâme armistice souscrit par le cardinal.

« Sur son refus, ajoute-t-il, de s'associer à la déclaration que je voulais adresser aux Français et aux rebelles, j'envoyai cette déclaration signée de moi seul; après quoi les rebelles sortirent des deux châteaux, comme ils le devaient, et comme le feront, j'espère, tous ceux qui trahissent leur roi et leur pays, soit pour être pendus, soit pour subir tels autres traitements qu'il plaira au roi de leur infliger... Rien n'a été promis par un officier anglais que Sa Majesté sicilienne n'ait complètement tenu, même à l'encontre des ordres qu'elle avait donnés au cardinal Ruffo. »

Les amis de Nelson jugèrent, à bon droit, que ces faibles arguments, ces assertions contredites par les faits, n'atteindraient point les reproches de Fox, et ils supprimèrent — autorisés à ceci par l'amiral — sa malencontreuse réplique.

Il allait, au reste, se rendre coupable d'une nouvelle faute. Lord Keith, inquiet pour la sûreté de Minorque, lui enjoignit de se porter à la rencontre de la flotte française combinée, nous l'avons dit, avec celle d'Espagne. En tout autre temps, cet ordre eût été le bienvenu; mais Nelson s'était promis — peut-être avait-il promis à d'autres — qu'avant tout il chasserait du royaume de Naples les troupes françaises; aussi, sans tenir compte de la suprématie hiérarchique, il fit mettre le siège devant Capoue et devant Gaète. La première de ces villes se rendit à Troubridge, la seconde au capitaine Louis, du Minotaure, et Ferdinand se trouva désormais — il put le croire du moins — affermi sur le trône de ses pères. Cependant, aussi longtemps que Rome serait au pouvoir des Français, la tranquillité de Na-

Il est permis exceptionnellement aux navires russes qui sortent des ports de la Baltique et de la Mer Blanche pour se rendre à l'étranger, de prendre des passeports de douane jusqu'à l'année 1851 quand même leurs marinières et leurs pilotes seraient des étrangers et que leur équipage serait composé aux trois quarts de matelots étrangers. Quant aux navires russes qui sortent des ports de la Mer Noire, de la mer d'Asof et du Danube, les administrations des douanes pourront leur délivrer des passeports jusqu'en 1849, quand même ils auraient des marinières et des pilotes de l'étranger, et jusqu'en 1850, si plus des trois quarts de leurs matelots sont des étrangers.

D'après un avis publié dans les feuilles de St-Petersbourg, le conseiller d'état actuel Nikita-Wsewolodski de Nischnei-Nowgorod, a équipé deux steamers, l'un le Nikita-Wsewolodski, de 100 chevaux, l'autre le Wsewolod, de 24 chevaux, qui serviront au transport des marchandises entre les villes de Casan, Nischnei-Nowgorod et Rybinsk. Le Nikita-Wsewolodski quittera pour la première fois Nischnei-Nowgorod entre le 27 mai et le 1^{er} juin, et arrivera à Rybinsk le 12 juin au plus tard. De Rybinsk il repartira sans s'arrêter pour Casan. Le 13 juillet il commencera son second trajet depuis Casan. Le chargement du navire ne pourra pas dépasser 400,000 pouds.

Avis aux navigateurs.

Phare du Four et fanal de Pornic (France), département de la Loire-Inférieure.

Depuis le 1^{er} mai 1846, le feu tournant qui signale l'écueil du Four (par 47 degrés 17 minutes 58 secondes de latitude et 4 degrés 58 minutes 18 secondes de longitude O. de Paris) a été remplacé provisoirement par un petit feu fixe rouge de 5 à 6 milles marins de portée. L'appareil à feu rouge sera maintenu jusqu'à l'achèvement des travaux entrepris pour exhausser d'environ 7 mètres la tour du Four; après quoi, il sera définitivement remplacé par un nouvel appareil à feu tournant, dont les éclats se succéderont de 39 en 30 secondes et pourront être aperçus jusqu'à la distance de 18 milles marins. On présume que l'installation du nouveau phare à feu tournant pourra être effectuée avant la fin de 1846.

A partir du 1^{er} juillet 1846, un petit feu fixe sera allumé, pendant toute la durée des nuits, sur la pointe de la Nouvelle, située à gauche en entrant dans le port de Pornic. Latitude 47 degrés 6 minutes 35 secondes. — Longitude 4 degrés 26 minutes 20 secondes O. Dans un beau temps, ce feu pourra être aperçu jusqu'à la distance de 10 milles marins.

Nouvelles de Suisse.

Le grand-conseil de Thurgovie a chargé ses députés à la diète de demander que cette dernière se procure une connaissance officielle de l'esprit et des véritables dispositions de l'alliance séparée conclue entre les états catholiques; ils prendront pour ligne de conduite dans l'examen de cette affaire, l'article 6 du pacte, qui défend aux cantons de conclure entr'eux des alliances contrairement au pacte ou aux droits des autres cantons.

Voici le texte des résolutions des états de la conférence, qui, comme on le verra, bien loin d'être en opposition avec le pacte, n'en sont que la stricte exécution.

Art 1^{er}. Les cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwytz, d'Unterwalden, de Zug, de Fribourg et du Valais s'engagent à se défendre mutuellement, par tous les moyens dont ils disposent, aussitôt que l'un d'entre eux serait attaqué par un tiers, et à se défendre ensemble, si l'un d'eux était attaqué par un tiers.

Art 2. Les cantons s'entendent sur la manière la plus convenable d'être informés de ce qui se passe. Aussitôt qu'un canton est informé positivement qu'une attaque a eu lieu ou se prépare, il est considéré comme appelé à la surveillance fédérale, et tenu de mettre sur pied les troupes nécessaires, sans attendre l'avis officiel du canton attaqué.

Art 3. Un conseil de guerre, composé d'un député de chacun des états nommés plus haut, muni des pouvoirs les plus étendus, a la direction supérieure de la guerre. Il se réunira en cas d'attaque effective ou de préparatifs menaçants.

Art 4. Le conseil de guerre, avec les pouvoirs qui lui sont remis, prendra au besoin toutes les mesures nécessaires à la défense des cantons. Si le danger est moins pressant, il s'entendra avec les gouvernements.

Art 5. Dans la règle, les frais de mise sur pied seront à la charge du canton qui les demande, sauf les cas extraordinaires. Les autres frais supportés par un canton dans l'intérêt commun, seront répartis selon l'échelle fédérale.

Nous apprenons, dit la Gazette fédérale, que le directoire a demandé au gouvernement de Lucerne des explications sur le concordat des cantons catholiques de la conférence, et qu'il a adressé une circulaire à tous les cantons pour les informer de cette démarche.

Les forces françaises renfermées dans Malte résistaient encore. Il est vrai que les forces des assiégés ne répondaient pas à la difficulté de leur entreprise, sans parler de leur infériorité numérique, ils manquaient de munitions et de nourriture. Nelson s'en indignait, et demandait au gouverneur de Minorque — c'était alors sir James Eschine — quelques suppléments de troupes qui lui furent longtemps refusés. Quand elles arrivèrent, envoyées par le général Fox, l'argent manquait pour continuer les opérations du siège. « Notre cause sera-t-elle compromise faute de quelques livres sterling? » s'écriait Nelson. Si personne ne veut payer pour nous, je vendrai Bronte, je vendrai la boîte de l'empereur de Russie.

Effectivement il engagea Bronte pour 6,000 liv. st. destinées à l'acquisition des bons qui avaient reçus les troupes. On alla même à le croire, mais la tour de Naples — si intéressée pourtant au succès des armes anglaises — montra dans cette occasion beaucoup de négligence et de mauvais vouloir. Les ministres refusaient fort bien à sir William Hamilton, à sa femme, à Nelson lui-même, le blé qu'ils réclamaient pour nourrir l'armée anglaise et les insurgés maltais. Troubridge, qui se concertait avec le commodore Ball, dirigeant les opérations du siège, se plaignait amèrement dans ses lettres à Nelson, et ne fut caché pas qu'il eût le jour d'une funeste fièvre.

« Aujourd'hui même, lui écrivait-il le 5 janvier 1800, j'ai vu préservé de la famine trente mille malheureux qui m'entourent; mais ce moment je cesse de pouvoir remédier à leurs maux, et puisque j'ai de la poudre, ou plutôt la reine et ses favoris, sont disposés à nous laisser mourir de faim, je ne vois guère d'autre alternative que de nous révolter, pour n'être pas témoins des souffrances de ce malheureux peuple. Je voudrais le jour où j'ai pris les armes pour le roi de Naples. »

(La suite à demain.)

Nouvelles et faits divers.

Il y a eu une émeute à Nancy, dans laquelle il a fallu recourir à la force armée, parce que le pain s'y trouve à 33 c. le kil. et que le peuple redoutait une nouvelle augmentation; voici ce qu'on écrit de Nancy, le 23 juin :

Quelques tentatives d'émeute avaient eu lieu à Nancy dans la soirée du 20 de ce mois, à l'occasion de la cherté du pain; elles s'étaient dissipées aussitôt devant la force armée; dimanche soir elles se sont renouvelées avec beaucoup plus de gravité. Les émeutiers avaient été heurtés par les troupes, et l'on était en mesure de s'opposer aux mauvais desseins des émeutiers des troubles. La troupe, sous les ordres, stationnait sur plusieurs points de la ville, prête à se porter, au premier signal, partout où son concours serait jugé nécessaire.

Les autorités militaires en tête, parcoururent les quartiers où l'on pouvait craindre que l'ordre ne fût troublé. Jusqu'à dix heures aucune démonstration hostile n'eut lieu; mais à ce moment des rassemblements nombreux se formèrent sur la place Saint-Denis, chantant la Marseillaise et proférant d'horribles menaces. M. le commissaire central, à la tête d'un détachement de 300 et d'un peloton de 400 soldats, s'y rendit aussitôt et somma les perturbateurs de se retirer; mais ils s'évacuèrent la place que pour se jeter dans les petites rues adjacentes, où les vociférations contre l'autorité et la dégradation des troupes armées s'élevèrent dans ces rues, mais elle fut accueillie par une grêle de pierres, de bouteilles et d'autres projectiles.

Une patrouille, cernée par les émeutiers et sur le point d'être désarmée, dut faire usage de sa force et quelques individus furent blessés; plus tard, un homme tomba frappé d'une balle; transporté à l'hôpital, il mourut dans la nuit. On ignore s'il a été frappé de la main d'un soldat ou par un individu armé d'un pistolet, qui a fait feu sur la troupe. Un autre a été atteint grièvement d'une balle qui lui a traversé la cuisse et le poignet; plusieurs soldats ont aussi été blessés.

On concevra l'exaspération de la troupe, se voyant assaillie avec une telle fureur, que l'on entendait à une grande distance du lieu de la scène le choc des pierres contre les canons de fusil.

Dimanche dans l'après-midi, M. le maire, dont le sang-froid et l'énergie n'ont pas fait défaut dans cette circonstance, avait été grossièrement insulté, et une pierre destinée à ce magistrat ou au commissaire central avait frappé à la tête un agent de police.

Dans cette journée, comme dans la précédente, d'assez nombreuses arrestations ont eu lieu.

La veille, l'émeute s'était portée aux Grands-Moulins, dans l'intention hautement manifestée d'y mettre le feu. Fort heureusement elle trouva ces usines occupées militairement. On dut faire protéger aussi par la troupe la maison de M. Pernot-Dubreuil, adjoint, chargé de la police; un rassemblement s'était formé pour l'assailir.

Hier, les dispositions prises par l'autorité ont imposé aux perturbateurs qui ne se sont pas montrés. Quatre escadrons de cuirassiers, venant de Lunéville, sont entrés ce matin à Nancy.

— 270 signatures, appartenant aux premières maisons de banque et de commerce de Glasgow, ont été apposées en moins de trois heures, au bas dell'adresse suivante :

— Le très-honorable baronnet sir Robert Peel.

« Les attaques personnelles et indignes dont vous avez été récemment l'objet, nous engageant à vous exprimer notre complète satisfaction des grandes mesures commerciales que vous avez proposées au parlement pendant la session dernière, et l'approbation signalée de l'opposition qui vous est faite, notre vif désir que vous persévériez en face de tous les obstacles, et que vous continuiez à soutenir et protéger ces importantes mesures dans toute leur intégrité, jusqu'à ce qu'elles deviennent lois du pays; et notre conviction est, qu'importantes qu'elles soient, elles ont été complètement et favorablement accueillies. »

— M. Charles Camille Froment, grand-duc de la couronne de chèque, est mort, mardi dernier, à Wazemmes près Lille, à l'âge de quarante-neuf ans. Ecrivain de talent, il laisse des amis nombreux, et une jeune épouse.

Le Messager de Gand, du 25 juin, publie l'article nécrologique suivant :

« Il y a trois mois à peine, le Messager enregistrât la perte d'un ami et d'un collaborateur, d'un homme qui avait la double élévation du caractère, de la pensée et du talent, de M. d'Herbigny. Aujourd'hui nous avons une tâche encore plus douloureuse, celle d'annoncer que nous venons de perdre un ami de nos jeunes années, un vieux et dévoué frère d'armes dans le journalisme, cette guerre sans cesse recommencée de la presse. Un des hommes les plus aimés et les plus respectés de notre ville vient de nous écrire cette phrase douloureuse qui ressemble à un sanglot : « Notre pauvre Charles Froment est mort à Gand le 22 au 23. »

Cette douleur sera comprise et partagée non seulement par ses amis, dans une ville où l'admiration pour son talent se mêlait à un sentiment fraternel, mais même par la partie distinguée de ses ennemis politiques. C'est que tout ce qui est et pensait, souffrait et voyait la mort d'un de ces brillants flambeaux que Dieu place dans son d'intelligence; un foyer de tant de poésie, d'affection et de charmante gaieté que Dieu allume dans si peu de cours. C'est que ce grand écrivain lui-même le lendemain de la mort d'un jeune homme, d'un rare esprit, mais son cruel ennemi, M. Claeys, et que personnellement l'homme était : « On est-ce après tout que l'opinion à côté du talent ? »

« Comme journaliste et comme écrivain, la carrière de Charles Froment fut une suite de succès et de gloire. Ses premiers succès dans la presse en firent un génie populaire : il fut le premier de nos écrivains, et le nom de Charles Froment était devenu la personnification de l'esprit, de la vérité, de la sagesse, de toutes les grandes qualités de tous les entraînements de style. Chacun de ses articles, qui était un schillemment continu de traits brillants, gais, satiriques, comme le dialogue d'une comédie de Beaumarchais, était accueilli par ses innombrables lecteurs, comme un événement. C'était une véritable époque, une époque de caractère et d'intelligence, élevée et efficace. De faire connaître, aimer et accepter, fut pour lui une seule et même chose. »

Nous venons de prononcer le nom de Beaumarchais. Beaumarchais-journaliste, son nom, si vous voulez, de Figaro si joyeux, si pétillant, si monstreusement spirituel, qui brise, en riant aux éclats, tous les hochets de l'adoration sociale; Beaumarchais-journaliste, c'était là l'aspect compris, fêté, populaire de son talent, mais c'était loin d'être tout son talent.

Pour compléter ce portrait, permettez-moi de vous dire que Froment, à l'âge de vingt ans d'une vie intime et littéraire, il faut dire qu'il y avait en lui du Beaumarchais, du Lamartine et du Villain.

On dit qu'il y avait en lui du Lamartine et du Villain. Cela fut prouvé par ses premières poésies, dans lesquelles il passa à supérieurement et si facilement de la messianisme vers l'expression de la méditation patriotique sur la mort du général Roy, à une forme d'élégance et de douceur, telles que les Souvenirs de la Patrie. Rien qu'à l'entendre réciter ses poésies, on se sentait transporté, car sa mémoire était une bibliothèque poétique, avec sa voix vibrante, sonore, mélodieuse, et avec son débit si juste, si profond, si sage, on devinait le poète. Comme critique, ses arrêts étaient sans appel pour ses lecteurs, non pour le cercle qui l'écoutait. Ce qu'il excellait à faire comprendre, c'était le côté esthétique de la littérature. Son goût, la hauteur de son esprit, si cela se peut dire, savourait les bonnes choses de la poésie, avec un plaisir presque physique, comme il avait le flair dans son langage, le goût de la littérature de la célèbre Antiquité et de la France.

De son caractère, il résultait de la société de Froment une attraction à laquelle nous sommes vu aucun être intelligent se soustraire. Tout à tour homme d'esprit et poète, critique supérieur, il communiquait toutes les émotions de son âme à ceux qui se trouvaient avec lui dans l'intimité littéraire. On peut se faire une idée de l'enthousiasme et du tour de son style paré. Voici un exemple, d'ailleurs inimitable, de son langage habituel : il voulait dire à la petite Rey qu'elle égalait Mlle Mars, alors il appela le diamant de la comédie française; il lui dit : le diamant français n'est plus un solitaire. C'est de ce ton qu'il causait toujours. N'y a-t-il pas là un écho de Champfort, de Beaumarchais et de Voltaire ?

« Son talent reçut encore une autre récompense que la popularité. Une jeune femme, supérieure aussi, et plus jeune que lui de vingt ans, le vit comme une apparition intellectuelle, dans son existence et elle voulut lui appartenir. »

Froment, est mort encore jeune pour une nature aussi puissante, aussi active, aussi pleine de sève. Les nullités haineuses ont fait de lui des portraits stupides. Pauvres gens ! ils devaient bien se venger avec l'armée des portières, c'est-à-dire avec le commerce, d'un génie qui écrasait si puissamment leur orgueil de bête. La vérité, c'est que son exil le blessa à mort : Il aimait Gand avec passion. A quoi s'il faut ajouter ces luttes de vingt-cinq ans dans la presse; luttes de l'intelligence, de l'éducation et du savoir contre ceux qui n'ont rien de tout cela, et pour lesquels toute la partie infime du monde moral prend parti; luttes qui gonflent le cœur de toutes les émotions mauvaises lesquelles finissent par faire tout exéquer et mépriser, et qui abrègent la vie.

Tous ceux qui ont connu Froment savent qu'il eut le culte de l'intelligence, de l'amitié et de ce type politique et social que se créent les natures d'élite. Il refusait souvent la fortune qui se présentait à lui, et il mourut fidèle à ce drapeau qu'il orna de ses poétiques fleurs d'orange.

Nous demandons pardon de nous exprimer si mal et sans préparation sur un homme qui était un maître dans l'art de s'exprimer, mais ce n'est ni un froid esprit d'analyse, ni une recherche de style, mais le cœur d'un vieil ami qui guide notre plume.

— La Belgique vient de perdre un de ses plus illustres enfants dans la personne de M. J. F. Willems; mort à Gand, le 24 au soir à 7 heures, d'un coup d'apoplexie. M. Willems est connu de toute l'Europe par ses savants travaux tant historiques que littéraires. Le 26 ont eu lieu ses obsèques.

— Le Morning-Advertiser reproduit l'article suivant du Western-Times :

« Un événement déplorable a eu lieu à Hedroth. La ménagerie ambulante d'Hylton était arrivée le matin dans cette ville, et le soir, un grand concours de curieux s'empressèrent d'aller le voir. On porta à plusieurs milliers le nombre des spectateurs qui étaient entrés, et il y avait en outre, au dehors, une foule immense. Vers dix heures, au moment où il y avait le plus de monde, quelques enfants se mirent à tourmenter une hyène aveugle; l'animal irrité commença à se battre avec une autre hyène qui se trouvait dans la même cage. Ce vacarme éveilla le lion, qui s'agita et rugit de la manière la plus effroyable.

Les spectateurs, naturellement, commençaient à avoir peur, lorsqu'une voix cria que le lion s'était échappé. Alors, la panique fut épouvantable et la confusion horrible. On entendit les cris les plus perçants, et tout le monde se précipita à la fois vers les portes. La presse fut affrenée : les individus faibles ou âgés furent renversés et foulés aux pieds. Enfin, un des côtés de la ménagerie ayant été enfoncé, les spectateurs s'élançèrent dans la rue. La terreur panique se communiquant aussitôt à la foule qui était au dehors, et les cris : « Le lion s'est échappé ! » étant poussés de tous côtés, on se réfugia dans les maisons particulières, dans les escaliers et dans tous les lieux imaginables, chacun s'imaginant avoir la ménagerie à ses trousses. Près de deux cents personnes ont été renversées; un grand nombre ont été foulées aux pieds et relevées presque sans vie. Les chirurgiens de la ville accoururent prodiguer leurs soins aux victimes de cette panique. Une foule de gens ont reçu des contusions graves; il y a eu plusieurs cas de fractures de côtes et de clavicales. Heureusement, personne n'a péri; cependant, on ne peut pas encore dire que toutes les victimes soient hors de danger. »

— Sanglante histoire ressemblant beaucoup à un roman. — Le Daily Tropic de la Nouvelle-Orléans rapporte, dans son numéro du 26 mai, le fait suivant que nous donnons à nos lecteurs en faisant nos réserves. Nous nous méfions singulièrement des récits dont les circonstances semblent empruntées aux beaux temps du mélodrame.

M. Bell, locataire de l'hôtel du Mammoth Cavern, (de la Cavern-Monstre), dans le Kentucky, avait cédé son bail à un tiers, dont le Daily Tropic ne donne pas le nom. Ce sous-locataire avait donné à M. Bell une somme de mille dollars à compte sur le marché. L'argent venait à peine d'être versé, lorsqu'un voyageur se présente avec sa famille et demande un logement. Le nouveau maître d'hôtel montra d'abord quelque répugnance à recevoir l'arrivant. Toutefois, sur les représentations de Bell, il y consentit en faisant à celui-ci le soin de les installer. On manqua de chambres et Bell dut céder la sienne à la fille de son successeur qui en partagea le lit avec la fille du voyageur; lui-même partagea le lit de ce dernier.

Ces dispositions et ces changements étaient ignorés du sous-locataire qui avait formé le dessein d'assassiner Bell pour reprendre son argent. A minuit, accompagné de trois complices qui s'étaient rendus le visage par précaution, il entra dans la chambre où reposaient les deux jeunes personnes et voyant sans doute frapper Bell, il tira sa propre fille et celle du voyageur, les deux s'arrête pas là. Au bruit, le voyageur se leva et accourut armé de deux pistolets à six coups, fort usités aux Etats-Unis. A la vue de ces hommes à face noire qui s'échappent de la chambre de sa fille, il cria : « Arrêtez ! » à des nègres, fait feu sur eux et en étend trois sur le carreau. Le quatrième se jette alors à genoux en criant qu'il est blanc et en demandant merci. On lui accorde la vie et il confesse toute la vérité. Inutile de dire qu'il a été immédiatement conduit en prison.

La nouvelle de cette tragédie a été apportée à Owensburg par un ministre venant du Kentucky. Cette circonstance, dit le Daily Tropic rend le récit digne de foi.

— Triple sinistre. — Un coup de vent survenu sur les côtes de Galveston, et qui a duré le 22 et le 23 mai, a causé la perte de trois navires. Le Carl Williams, de Brème, portant 180 émigrants, a donné à la côte. Tout le monde a été sauvé, à l'exception d'une femme et deux enfants. Moins heureuse, la goélette Margaret s'est perdue corps et biens, ainsi qu'un autre navire de 700 tonneaux.

— Le daguerréotype chez les noirs. — Les portraitistes au daguerréotype ont surtout une difficulté à vaincre, c'est l'empreinte pâle et miroitée que laisse le visage sur la plaque. Le docteur A. Barrett a trouvé moyen d'éviter cet écueil en allant exercer ses talents dans l'île d'Haïti, où les visages noirs doivent donner, sans nulle difficulté, des épreuves de la plus magnifique netteté. Aussi fait-il annoncer, dans un journal du Port-au-Prince, que ceux qui désirent posséder leur Frescobiance vraie et celle de leurs amis, exécutée avec une précision et une élégance rare qui se conservera pour toujours, feront bien de profiter de la dernière occasion peut-être qui leur sera offerte.

— La Tronca de Gibraltar donne des détails sur une visite faite par l'infant Don Henri à la synagogue de Bayona. Le prince a répondu dans les termes suivants au discours qui lui a été adressé par le rabbin :

« La liberté et la tolérance sont les caractères les plus heureux de notre siècle, et je vous assure que ce sont mes véritables sentiments, ainsi que ceux d'un grand nombre d'Espagnols éminents dont les opinions me sont connues. Je me flatte, messieurs, que l'Espagne marchera sans crainte dans la voie de la liberté et de l'ordre qui s'accordent si bien avec le caractère plein d'honneur qui a toujours distingué ses enfants. »

— On lit dans l'Español du 19 juin, que depuis longtemps il avait en son pouvoir le roman d'Eugène Sue intitulé : Martin, l'enfant trouvé ou Mémoires d'un valet de chambre, que les éditeurs de ce journal peuvent sans publier en langue espagnole par un accord passé avec M. Eugène Sue. Diverses feuilles ont annoncé cependant qu'elles publieraient ce même ouvrage, et les éditeurs de l'Español ont eu recours aux tribunaux pour faire constater leur droit. Le tribunal de 1^{re} instance a rendu son arrêt dans cette cause, par lequel il est fait défense expresse aux journaux autres que l'Español, de publier l'ouvrage précité et les autres romans que M. Eugène Sue se propose de publier en langue espagnole dans le feuilleton de l'Español. En conséquence ce journal amène pour le lendemain l'introduction de Martin, qui paraîtra ainsi en espagnol avant d'être publié en français dans le Courrier de Madrid.

— Le Morning Chronicle annonce, d'après des lettres de St-Petersbourg du 2 juin, comme bruit répandu, que le prince de Joinville et le duc d'Aumale iront probablement à St-Petersbourg assister au mariage de la grande-duchesse Olga.

On dit que le baron de Meyendorff doit être envoyé à Paris comme ambassadeur.

— On écrit de Luxembourg, le 19 juin : « Dimanche dernier a eu lieu, dans les environs de cette ville, la procession des sauteurs, appelée ainsi parce que les personnes qui y prennent part, au lieu de marcher, sautent alternativement deux pas en avant et un pas en arrière. Cette ridicule procession, qui fut instituée vers la fin du seizième siècle, pour conjurer une épidémie, laquelle, en effet, cessa quelques jours après, se fait depuis un pré-situé dans le voisinage de Luxembourg jusqu'à l'église paroissiale de la petite ville d'Esch-sur-Alzette. Presque tous les paysans, hommes, femmes et enfants de la contrée, y assistent. Ils croient pouvoir, par ce moyen, préserver leur bétail de toute maladie contagieuse. »

« Quoique le nombre des personnes qui exécutaient dimanche dernier cette grotesque cérémonie, se soit élevé à plus de huit mille, on peut, sans crainte de se tromper, évaluer au quintuple le nombre des individus qui y assistaient comme spectateurs. »

— On écrit de Hachembourg (duché de Nassau), le 17 juin :

« Notre ville vient d'être épouvantée par une terrible détonation accompagnée de légères secousses de tremblement de terre, produite par une explosion dans la principale mine de la fonderie anglo-nassovienne, située dans la vallée de Nesterthel, près de Hachembourg. L'usine a été entièrement détruite. Des arbres de roues ayant chacun de un à deux pieds de diamètre ont été brisés en plusieurs morceaux. Des fragments de la grande roue motrice en fer de fonte, qui pesait plus de trois mille quintaux et qui a été lancée au travers de la toiture, ont été retrouvés à quatre cents pas, et ces fragments sont d'un poids tel que, pour les élever, il faut atteler à chacun d'eux plusieurs chevaux. Le bruit de l'explosion a été entendu à plus de six lieues à la ronde. On ignore encore la cause de cet événement. »

— On raconte un trait fort piquant de la vie de M. Poisson, de l'Académie des sciences :

Vers la fin de l'année 1802, un couplet se présenta dans son bureau, lui dit : — Monsieur, je suis votre filleul, et viens vous demander un service. — Mon ami, répondit le savant, j'ai bien des filleuls dans le monde, ce qui fait que j'ai peu de souvenir de vous avoir tenu sur les fonts baptismaux... Mais que puis-je faire pour vous ? — Il s'agit, dit le coterie, de me garder cette somme... Si je meurs à l'armée, vous la remettrez à ma sœur, sur la vue de l'extrait mortuaire; si j'en reviens, je viendrai vous en débarrasser moi-même. — Eh bien, mon ami, posez ça là et laissez-moi à mon travail, car je suis très-pressé.

Le conscript déposa aussitôt sur les rayons de la Bibliothèque un sac de 500 fr. M. Poisson se leva, et pour cacher le sac momentanément aux yeux des visiteurs, il le masqua sur les rayons par un volume d'Horace.

Vingt ans après ce fait, un homme à la figure basané, brûlée par le soleil, se présente devant l'académicien et lui réclame 500 fr. qu'il dit lui avoir déposés avant son départ pour l'armée. M. Poisson soutient qu'il n'a aucun souvenir de ce dépôt. — Je vous l'ai remis dans cette chambre dit le vieux soldat. — Je ne m'ai jamais rien reproché, dit le savant impatient. — Ah ! si l'on peut mentir ainsi, s'écrie le paysan, moi qui n'ai pas exigé de reçu. — Comment, dit-on, c'est le savant écrivain, vous auriez remis cette somme dans mes mains ? — Non, dit le soldat, mais sur ce rayon, où c'est mesun vous qui l'avez déposée par ce livre.

En disant ces mots, le réclamant renoua l'auteur classique, et derrière l'in-octavo poudreux il trouva... à sa grande surprise... le sac de cinq cents francs tel qu'il avait été posé vingt ans auparavant.

Ce qui prouverait que feu M. Poisson faisait peu de cas d'Horace.

— On s'occupe beaucoup dans le monde musical des représentations de Mme la comtesse Rossi-Sontag, qui, par suite de revers de fortune, se décide à reprendre la carrière théâtrale. C'est dans le rôle de Desdemona, d'Otello, que la célèbre cantatrice se propose de faire sa rentrée au théâtre. On croit que son apparition sur la scène aura lieu à Londres, le 15 juillet prochain.

— Le 22, par suite de la grande chaleur, deux des principaux théâtres de Paris, le Vaudeville et les Variétés, ont fait relâche. A Paris d'ailleurs, au moment de commencer la première pièce, il ne s'était pas trouvé de spectateurs dans la salle.

— La famille bien cruellement éprouvée, et que ses infirmités ont rendu célèbre, la famille Lesurques, vient d'être frappée d'un nouveau malheur.

La fille aînée de Lesurques, qui poursuivait depuis dix ans, avec un zèle et une persévérance que rien n'avait pu ralentir, la réhabilitation de son père, n'a pu résister à ses chagrins, et, dans un moment de démence, elle a mis fin à ses jours.

— Plus de cheveux blancs, de favoris gris, un regard de feu, le Chantel de Paris, approuvé depuis 30 ans par la chimie, est la seule éponge pour tendre à la minute, pour toujours, et en toutes nuances, les Cheveux et la barbe. L'Épilateur Chantel enlève en un instant, et sans douleur, le duvet dont on veut se débarrasser. Prix de chaque article varié de 10 fr. Seul dépôt à La Haye chez J. Rehsburg, coiffeur de la Princesse d'Orange, Korte Houtstraat, 25.

VARIÉTÉS.

UNE GUERRE EN SONORA.

SOUVENIRS DES CÔTES DE L'Océan PACIFIQUE.

(Suite. — Voir notre n° d'hier.)

En ce moment, un jeune homme entra dans la salle. Sa contenance ne révélait aucune émotion violente. Sa figure pâle, ses cheveux épars et ses habits en désordre semblaient démentir l'expression de sa physionomie.

— Ah ! c'est vous, Casillas ! s'écria Ochoa, — voyez, seigneur, mes ordres, poussez votre reconnaissance au plus loin possible ? Où sont les Hiaquis ?

Le jeune homme à qui s'adressait Ochoa se recueillit quelques secondes avant de répondre, mais avec un certain embarras.

— Heureusement, seigneur capitaine, le danger n'est pas si imminent qu'on le craignait. Les Hiaquis sont tranquilles, et rien ne fait prévoir qu'ils songent à nous attaquer de si tôt; du moins, ajouta-t-il, je le pense ainsi.

Ce nom de Casillas m'avait frappé; c'était celui de l'ami du sacristain, je l'examinai avec attention. Ce jeune homme devait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans; sa figure était assez intéressante. La pâleur de son front chargé d'une magnifique chevelure faisait ressortir de grands yeux noirs surmontés de sourcils bien arqués. Après avoir rendu compte de sa mission, il se fit une pression de mélancolie qui paraissait caractéristique de son état mental et sa physionomie.

Un nouveau personnage se présente sur le quai. Il portait la main à son front, et paraissait souffrir d'une migraine. Quoiqu'il affectât un air d'indifférence, on était obligé de deviner qu'il éprouvait un certain malaise. Il se dirigea vers la maison sans y être invité. Parmi les nombreux Hiaquis-uns des aventuriers assis à la table, se distinguèrent de leur mieux une appréhension également visible sous un masque de dignité d'emprunt. Ochoa se leva et se contenta d'annoncer :

« Eh ! que nous veut ici le seigneur alcade ? »

toisant des pieds à la tête le nouvel arrivant avec un orgueilleux dédain.

— J'apporte de mauvaises nouvelles, messieurs, dit l'alcade; j'apprends que les Hiaquis marchent contre le Rancho (1), que leurs bataillons couvrent la plaine et que leurs feux s'étendent jusqu'au Cerro del Huerfano, et je viens essayer de prendre avec vous les mesures nécessaires à la sûreté de Guaymas.

— Et vous venez probablement nous offrir le bras de vos recors, s'écria Ochoa. L'autorité militaire que je représente ici, ajouta-t-il en se levant avec impétuosité, n'a ni conseils ni ordres à recevoir de l'autorité civile; faut-il donc vous rappeler nos feux?

La verge de justice représentée par la canne à pomme d'or s'inclina devant la rapière militaire. L'alcade se tut.

— Est-ce tout ce que vous aviez à nous dire, seigneur alcade? — J'ai encore une autre nouvelle, mais elle n'intéresse que vous, messieurs; deux régiments arrivent, dit-on, d'Arispé; c'est le gouverneur-général qui les envoie.

Les yeux d'Ochoa s'animaient d'un enthousiasme guerrier, et il s'écria:

— Eh bien! seigneur alcade, il ne fallait rien moins que cette double nouvelle pour que vous fussiez ici le bienvenu parmi nous; soyez-le donc deux fois! Barde, ajouta-t-il en se tournant vers le joueur de harpe, entonne un chant de guerre; chante notre triomphe et les funérailles de nos ennemis. Et vous, Casillas, recevez mes remerciements pour l'exactitude de vos renseignements.

Casillas balbutia quelques excuses que le son de la harpe couvrit entièrement. Un coup frappé en dehors au volet de la salle fit tressaillir l'assemblée, et une voix aigre s'écria:

— Est-il vrai que mon ami Casillas soit déjà de retour? — Je reconnais mon hôte le sacristain. C'était lui en effet; il se précipita dans la salle, tandis que l'alcade s'esquiva sans bruit.

— Que vient-on de m'apprendre? s'écria le sacristain en se jetant avec effusion dans les bras de Casillas. — Que tu arrives à Pinstant! Mais qu'as-tu donc! que signifient ces gouttes de sang que j'aperçois sur le collet de ta chemise?

— Ce n'est rien, répondit Casillas en se dégageant vivement de l'étreinte de son ami.

— Mais si parbleu! c'est quelque chose; on dirait un coup de couteau; serais-tu dangereusement blessé? — Ce n'est rien, te dis-je, reprit Casillas en remontant sa cravate, c'est une épine qui m'a déchiré le cou.

Et il me sembla entendre sa voix et voir sa main trembler. — Tu dis, dit-il au sacristain, que les Hiaquis sont à nos portes? Le sacristain eut à cette nouvelle l'air d'un homme qui trouve le mort et une éponge longtemps cherchée, et s'écria:

— Oh! mon ami, je m'explique maintenant la disparition de tes trois vaches!

— De mes vaches!... dit Casillas alarmé.

— Oui, tu sais? les dernières, les seules que nous n'eussions pas vendues à Monté. — Eh bien! je le vois à présent, ce sont les maraudeurs indiens qui les ont volées?

— Mais comment cette assertion avec une rare impudence, le sacristain, reprit-il, me fais-tu croire que tu n'as rien vu? — Je suis sûr, dit-il, que tu n'as rien vu; je me suis, à leur recherche, les traces étaient faciles à suivre, car il y en avait une qui boitait.

Tout à coup les traces disparaissent; heureusement, à quelque distance de là, la bonne étoile me les fait retrouver, mais déjà dépecées. C'est ainsi que tu les verras à la maison en cocina (2), comme de cavatier à pu les voir, dit-il en me désignant.

Mais les mouches ne les ont pas mangées, j'espère? s'écria Casillas.

— Oh! reprit le sacristain d'un air de dignité offensée.

Parbleu! dit Casillas d'un air de mauvaise humeur, je crains que si l'on n'en fait de mes vaches comme de cette partie de cocina (3) que tu avais achetée avec mon argent, et que les ravages (4) ont mangée pendant mon absence.

Quin, est pas toujours malheureux, reprit sentencieusement le sacristain, un peu déconcerté par les éclats de rire qui parti-

rent dans la salle au souvenir de cette insigne fourberie dont tout Guaymas avait eu connaissance.

— Ecoute, continua Casillas: si j'ai pu te devoir quelques services, je me crois parfaitement quitte envers toi, et je te promets que cette fois est la dernière où je serai ta dupe.

Le pauvre Casillas ne pouvait pas prévoir l'avenir.

Après avoir de nouveau, malgré cette déclaration formelle, félicité son ami sur son prompt retour et sur le bonheur qu'il avait eu d'échapper aux Indiens, le sacristain, qui sans doute se sentait mal à l'aise dans cette réunion, prétexta quelques affaires, et sortit de la salle.

L'entrée du sacristain et sa conversation avec Casillas avaient fait oublier un instant les graves nouvelles apportées par l'alcade. Quand la porte se fut refermée sur le sacristain, la préoccupation causée par le danger qui menaçait Guaymas et les prononcés amena un profond silence. Ce silence n'était troublé que par les rumeurs du dehors et les ronflements du vieux sergent, toujours assoupi sur la coquille de sa rapière. Celui-ci, n'entendant plus autour de lui le bruit des voix, le choc des verres et le cliquetis des bouteilles au milieu desquels il s'était endormi, ouvrit tout à coup les yeux.

— Vous m'avez dit, je crois, s'écria-t-il d'une voix enrouée, en me faisant l'honneur de m'adresser de nouveau la parole, que l'empereur Napoléon se portait bien: caramba! j'en suis bien aise. C'est un grand homme! et après Santa Anna...

Puis, voyant que tous les assistants se taisaient, il continua: — Ah ça! que se passe-t-il donc ici? n'y a-t-il plus ni mescal ni eau-de-vie?

On l'interrompit pour lui apprendre les nouvelles.

— Eh bien! ajouta-t-il, est-ce une raison, parce que le gouvernement se révolte contre nous, parce que les Hiaquis envoient un régiment pour nous combattre, de ne pas boire? Et, saisissant la première bouteille qui tomba sous sa main, il fit d'un trait disparaître ce qui en restait. Ce qui lui restait de raison et de force disparut aussi, et il glissa sous la table avec un bruit de feraille produit par le retentissement de sa rapière contre le carreau.

Cet épisode inattendu ramena la gaieté parmi tous les prononcés, qui recommencèrent à jouer et à boire. Ochoa seul paraissait pensif; il réfléchissait peut-être à la responsabilité qui pesait sur lui en l'absence du général Tobar; les circonstances devenaient graves, et l'affaire pouvait tourner mal pour le capitaine: il tordait ses moustaches avec impatience, et de sombres éclairs jaillissaient de ses prunelles dilatées. Au milieu de la scène qui l'entourait, ce bandit, sur qui reposait presque le sort d'une ville entière, ne manquait pas de grandeur.

— Eh bien! qu'allez-vous faire? demanda Casillas à Ochoa en le regardant avec anxiété.

— Ce que je vais faire! s'écria Ochoa, arraché à ses préoccupations... Le général Tobar doit être instruit de ce qui se passe; quelqu'un de vous veut-il monter immédiatement à cheval et courir à franc étrier jusqu'à lui?

Un profond silence accueillit cette proposition. Ochoa regarda autour de lui en fronçant le sourcil.

— J'irai, moi, s'écria Zampa Tortas, un jeune homme à l'air décidé et vaillant qui jusque-là s'était tenu à l'écart, car le roue est dangereuse, reprit Ochoa à l'aspect du jeune commis de la douane, car telle était la position sociale de Zampa Tortas.

— J'irai, reprit simplement le jeune homme, et je ne demande que le temps de seller mon cheval.

— Eh bien! que Dieu vous accompagne! dit Ochoa, et il le prit à l'écart pour lui donner ses instructions.

— Maintenant, poursuivit le capitaine, notre devoir est tout tracé. Notre place est au Rancho, qui sera sans doute bientôt attaqué. Il est onze heures: dans trois, nous partirons; que chacun aille se reposer pour se trouver sur la place au moment désigné. — Puis, se retournant vers moi: Seigneur français, me dit-il en son langage pompeux, vous êtes fils d'un pays guerrier, voulez-vous être des nôtres? Si vous en revenez, ce que vous aurez vu vaudra la peine d'être raconté.

J'aurais voulu, je l'avoue, pouvoir décliner cet honneur; mais après tout, comme il y avait autant de danger à rester qu'à marcher en avant, je m'avisai de nouveau l'inhospitalité de mon compatriote, et j'acceptai.

— Un dernier choc des verres, s'écria Ochoa, et puissions-nous demain nous retrouver tous dans ce même endroit pour boire à nos succès et à la gloire de la nation mexicaine!

Les verres retentirent de nouveau; le vieux sergent fut réveillé de son assoupissement et se leva en murmurant les noms

de Napoléon et Santa-Anna; puis, chacun à son tour quitta la table pour se préparer aux dangers de la nuit.

(La suite à demain.)

ANNONCES.

Pour Batavia,

partira dans le courant du mois de Juillet, le navire trois-mâts, en voilier, **Willem de Clercq**, capitaine J. C. HOEK. On peut s'adresser pour fret et passage, aux armateurs Messieurs BOISSEVALIN & Co., ou aux courtiers de navire F. DEE KIRKBEK & FILS, et JAN CONYER & Co, à Amsterdam.

SOCIÉTÉ DE PAQUEBOTS A VAPEUR

ENTRE

le Havre et la Hollande.

Le steamer **Hambourg**, capitaine MARESSAL, partira de Rotterdam le matin de mardi, 30 Juin.

S'adresser à MM. Smith & Co, Boompjes, A. 170, à Rotterdam.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 26 Juin.

	Int.	COURS 25 juin.	OUVERT.	FERMÉ.
Dette active	2 1/2	60 1/2	60 1/2	60 1/2
Dito dito	3	72 1/2	72 1/2	73 1/2
Dito en liquidation	3	—	73 1/2	—
Dito dito	4	—	93 1/2	94 1/2
Dito des Indes	4	—	94 1/2	—
Syndicat	4	—	—	—
Dito	3 1/2	—	55	—
Société de Commerce	4 1/2	171 1/2	172	172 1/2
Act. du Ind. de Batavia	5	—	—	—
Chemin de fer du Rhin	4 1/2	—	111 1/2	—
Act. du Chemin de fer Holland.	4 1/2	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 18165	106 1/2	166 1/2	—	—
Dito dito 1828 & 18295	—	105 1/2	—	—
Inscript. au Grand Livre	6	—	67	—
Certificats au dit.	6	—	69 1/2	—
Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	96 1/2	—
Emprunt de 1840	4	—	90	—
Id. chez Stieglitz et Comp.	4	—	88 1/2	—
Passive	—	—	—	—
Dette différée à Paris	—	—	—	—
Deferred	—	—	—	—
Ardoins	5	—	19 1/2	—
Dito	3	—	—	—
Coupons Ardous	—	—	18 1/2	—
Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
Dito métalliques	5	—	—	—
Dito dito	2 1/2	60 1/2	—	—
Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Actions 1836	7	—	—	—
Emprunt à Londres 1833	—	—	—	—
Id. id. id. 1848	—	—	83 1/2	83 1/2
Obligations à Londres	3	51	50 1/2	50 1/2

	Int.	COURS 24 juin.	OUVERT.	FERMÉ.
France	—	—	120 1/2	—
.	—	—	84 1/2	—
.	—	—	—	—
.	—	—	—	—
Espagne	—	—	—	—
.	—	—	—	—
.	—	—	—	—
.	—	—	—	—
Naples	—	—	108	—
Pays-Bas	—	—	—	—
.	—	—	—	—
Belgique	—	—	—	—
.	—	—	—	—
États-Unis	—	—	—	—

Bourse d'Amers du 26 Juin.

Métalliques, 5 % . — Naples, 5 % . — Ard., 5 % 19 1/2 . — Dette différée ancienne, . — Passive 5 % . — Lots de Hesse . — Cours après la Bourse (24 heures). Ardoins 19 1/2.

Bourse de Londres du 26 Juin.

3 % Cons. 94 1/2, 95 1/2 . — 2 1/2 % Holl. 60, 60 1/2 . — Dep. 5 % 24 1/2, . — 3 % 37, 37 1/2 . — Portugal 4 1/2, 4 1/2 . — Indes 100, 111.

Bourse de Vienne du 20 Juin.

Métalliques, 5 % 111 1/2 . — Lots de 500, 154 1/2 . — Lots de 250, 124 1/2 . — Actions de la Banque 1833.

PÉRIODE D'ÉTÉ. CHEMINS DE FER HOLLANDAIS ET RHÉNAN.

Heures de départ et d'arrivée de La Haye à Arnhem par Amsterdam et Utrecht.

Départ de LA HAYE.	Départ de Rotterdam.	Arrivée à Amsterdam.	Départ d'Amsterdam.	Départ d'Utrecht.	Arrivée à ARNHEM.
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
7 —	8 33	9 3	6 40	7 50	9 30
9 45	11 17	11 47	10 10	11 20	—
12 45	2 3	2 30	4 35	5 45	7 25
4 15	5 48	6 16	8 —	9 10	10 50
7 45	9 17	9 47	—	—	—

Heures de départ et d'arrivée d'Arnhem à La Haye par Utrecht et Amsterdam.

Départ d'Arnhem.	Départ d'Utrecht.	Arrivée à Amsterdam.	Départ d'Amsterdam.	Départ de Rotterdam.	Arrivée à LA HAYE.
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
6 10	7 50	9 00	7 15	7 50	9 12
11 15	12 55	2 05	10 —	10 35	12 2
4 5	5 45	6 55	1 —	1 30	2 57
7 30	9 10	10 20	3 15	5 5	6 31
—	—	—	—	8 35	10 1

LA HAYE, chez M. J. van der Meer, Bode, etc.

Dépot général à Amsterdam chez M. S. van der Meer.

Benre teeg; et à Rotterdam, chez S. van der Meer.

IMPORTANT.

LA PERTE DES DENTS RÉPARÉE.

SANS EMPLOI DE FIL D'ARCHAL OU DE MOYEN DE SUTURE.

DENTS DÉCHAUSSÉES AFFERMIES ET PLOMBAGE DES DENTS CARIÉES,

à l'aide du ciment marmoratum.

M. Joseph HES, chirurgien-dentiste, examiné par la Faculté, continue l'application de son système, pour la pose de dents artificielles et naturelles, d'une manière si parfaite, ayant leur émail naturel et reproduisant toutes les exigences de la vue et de la parole. C'est une véritable nouveauté que la perte des dents, et le plus beau visage, sans la prononciation et rend l'opération de la dentifera incomplète, résultant qui réagit si déplorablement sur l'action impoissable de bonne digestion.

bouche, et il rend les dents cariées aussi saines, aussi solides qu'elles l'avaient été auparavant. L'emploi de son **Elixir Odontalgique** qui calme en un instant la douleur de dent la plus aiguë, rend inutile la pénible opération d'arracher les dents, et dont une goutte suffit pour arrêter les plus violents maux de dents; le vend chez lui par flacon, et certes aucune famille ne voudra être privée d'un remède si efficace. Son **Dentifera-Elixir** qui se vend également par flacon, est un remède sûr contre la mauvaise odeur de la bouche ou des dents, contre le scorbut et la carie qu'il prévient. M. Joseph HES contracte des abonnements avec des familles, ainsi qu'avec chaque personne qui voudra l'honorer de sa confiance. Ses prix sont fixés avec une grande modération. Il est à consulter tous les jours, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, pour toutes les opérations qui concernent son art. On est prié d'affranchir les lettres. Adresse: **Nieuwe Molstraat, N. n° 144**, près de la **Willemskerk**, à La Haye.

JOURNAL DE LA HAYE

DU DIMANCHE.

SCIENCES, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, LITTÉRATURE ET MODÈS.

BEAUX-ARTS. — HAGIOLOGIE.

LA LÉGENDE DORÉE DES ARTISTES.

MARIE-MADELEINE.

DA sculpture, toutes les fois qu'elle a traité le sujet de Madeleine pénitente, s'est attachée plutôt à rendre l'effet pittoresque qu'à exprimer l'idéal du sujet.

Il existe dans l'église Saint-Jean, à Florence, une statue célèbre sculptée en bois par Donatello, qui, sous le rapport du caractère, peut être rangée dans notre première classe. Madeleine est debout, les mains jointes, et tient la tête levée, elle prie. Les formes que l'artiste a données à son œuvre indiquent bien l'effet des ravages produits par la douleur et la pénitence; mais ses formes sont trop maigres pour être belles. Cicognara reconnaît que la beauté dans cette statue a été sacrifiée à l'expression, et il ajoute: « Si l'œuvre de Donatello avait été complète, que serait-il resté à faire pour Canova? » Ce qui restait à faire, Canova l'a rendu sa Madeleine aussi gracieuse que possible. L'humilité qu'il lui a donnée corrige l'effet produit par le développement de ses belles formes. Elle est à demi-prosternée; ses traits expriment le plus profond accablement. Ses yeux sont fixés sur la croix; elle pleure moins ses péchés que le grand sacrifice qui a pu les racheter. Tel est, comme disent les Allemands, le motif de cette figure, à laquelle on pourrait reprocher de n'être ni assez digne ni assez sévère, et d'approcher trop du genre et du style dramatiques. Quant à l'exécution, elle est sans défaut. Une autre statue moderne de Madeleine pénitente a été exécutée par le sculpteur français, M. Carpeaux, elle est aussi terminée et couronnée d'épines.

La manière dont les plus grands peintres ont représenté Madeleine dans les sujets tirés de la Sainte-Ecriture, est supérieure à celle dont ils se sont servis pour la personnification de cette sainte. Voici les tableaux sacrés dans lesquels Madeleine figure comme personnage important :

- 1° Jésus soupant chez Simon le pharisien; 2° Jésus chez Marthe et Marie; 3° Lazare ressuscité; 4° le Crucifiement; 5° la Descente de croix; 6° les deux Marias au sépulcre; 7° le Christ apparaissant à Marie-Madeleine dans le jardin, sujet connu vulgairement sous le nom de *Noli me tangere*.

Dans le premier, le second et le dernier de ces tableaux, Marie-Madeleine est un des deux personnages principaux; elle est nécessaire à l'action dans les autres, elle y est toujours représentée à quelques exceptions près. Mais comme ces tableaux ont rapport à la vie de Jésus-Christ, je ne consentirai de faire un petit nombre de remarques sur la manière dont la Madeleine a été peinte dans les uns et les autres.

1° *Le Souper chez Simon* a été traité dans des genres tout-à-fait différents. Les compositions les plus opposées sont celles de Raphaël et de Paul Veronèse. Raphaël ne s'est préoccupé que de la pensée religieuse du sujet, qu'il s'est efforcé de rendre avec le plus de vigueur et de simplicité possibles. La gravure de cette composition, exécutée par Marc-Antoine, ne contient qu'un petit nombre de personnages: Notre-Seigneur, le Pharisien, quatre apôtres et deux serviteurs. Sur le premier plan, Madeleine s'incline aux pieds du Christ; ses longs cheveux cachent à demi son visage, et tombent jusqu'à terre. Il est impossible de mieux peindre la tendresse, l'humilité dans l'attitude, et la dignité bienveillante de Jésus-Christ. Paul Veronèse, au contraire, a eu la pensée d'une fête somptueuse. Il nous a montré une salle de festin d'une riche architecture et une réunion de trente personnages.

Marie-Madeleine n'est plus qu'une belle femme aux cheveux en dés-

ordre, dont la robe flottante laisse le sein découvert. Ce défaut de sentiment est encore plus remarquable dans la grande toile du palais Durazzo, à Gènes, que dans la belle esquisse du cabinet de M. Rogers. Lady Morgan, en parlant du premier tableau, a dit avec raison que « jamais sujet sacré ne fut conçu dans une pensée plus humaine et exécuté d'une manière plus divine. »

Le tableau de Rubens, dont il existe une charmante esquisse dans la galerie de Windsor (n° 39), est d'un sentiment très-dramatique; la grandeur du Christ, la vénération, l'humilité de Madeleine, sont exprimées d'une manière admirable. Cependant la surprise dédaigneuse de quelques-uns des assistants, le visage évidemment railleur de quelques autres, le vieillard qui regarde avec ses lunettes pour se convaincre de la vérité, nuisent beaucoup à l'élevation du sentiment. Ce défaut est plus sensible encore dans la composition de Philippe de Champagne, où un jeune homme fait avec ses doigts un signe non équivoque.

Le moment choisi dans ces tableaux n'est pas celui où Jésus-Christ dit à Madeleine: « Vos péchés vous sont remis; » mais bien celui où le sceptique pharisien prononce ces paroles: « Si cet homme était un prophète, il saurait quelle espèce de femme est celle-ci. »

2° *Le Christ dans la maison de Marthe et de Marie.* Je n'ai jamais vu ce beau sujet traité d'une manière satisfaisante; c'est Lesueur qui l'a rendu avec le plus de succès. On trouve dans son tableau de famille qui a été gravé dans l'ouvrage de Landou, vol. II, p. 106. Parmi les compositions modernes, celle d'Overbeck est la plus remarquable. Cette composition, simple, poétique, laisse à désirer cependant sous le rapport de l'expression des personnages. Il existe à Hampton-court un tableau sur le même sujet peint par Hans-Uries, curieux comme étude parfaite d'architecture. On a critiqué la richesse des ornements intérieurs; mais, suivant la légende, Marthe et Marie vivaient dans une grande splendeur, et l'on peut dès lors représenter convenablement leur habitation comme un palais.

3° Dans le *Baiser de la Madeleine*, ou le sujet est traité non dans le sens religieux et mystique, mais comme un événement remarquable, Marthe et Marie sont toujours présentes, et en général Marie est aux pieds du Sauveur. La plus ancienne production de ce genre que j'aie vue est de Jean de Millen (1561), dans laquelle on ne trouve dans Marie aucun des caractères distinctifs de la Madeleine. Le tableau qui fut exposé à l'exposition nationale de Londres est remarquable par la beauté sévère de Marie à genoux, regardant Jésus à la face, ainsi que par l'expression ardente de son amour. Mais ici encore, c'est Marie de Bethane, et non Marie-Madeleine; à vrai dire, Rubens et les peintres modernes ont soin de faire allusion à l'identité supposée, en représentant Marie avec de beaux cheveux blonds et flottants sur les épaules, tandis que Marthe, couverte d'un voile, se tient à l'écart.

4° Dans le *Crucifiement*, quand on y fait figurer plus de trois personnages, Madeleine est toujours au pied de la croix. On assure que ce fut le Giotto qui le premier en donna l'exemple. Quelquefois elle est représentée embrassant la croix et la contemplant avec l'expression d'un grand désespoir, ce qui est plus pittoresque que vrai de sentiment. Dans le tableau célèbre de Rubens, à Anvers, Madeleine entoure la croix de ses bras, et jette un regard plein d'horreur sur le bourreau. Dans celui de Van-Dyck, Madeleine est vue de face; et sa beauté pathétique la rend admirable. Elle est aussi représentée soutenant dans ses bras la Vierge qui succombe à sa douleur. Le vase aux parfums est souvent placé près d'elle pour la distinguer des deux autres Marias, qui font également partie de cette scène.

5° Dans le *Descente de croix*, Marie-Madeleine est presque toujours en évidence. Souvent elle soutient les pieds ou l'une des mains du Sauveur; quelquefois elle est debout, versant des larmes, ou bien elle reçoit la Vierge dans ses bras. On la représente aussi dans l'ensevelissement, au milieu des larmes; ses longs cheveux sont en désordre et ses bras étendus dans un transport de douleur et d'amour, ou bien elle se penche pour baiser la main ou les pieds du Sauveur. C'est ici que Ra-

1) Voir notre numéro du 14 juin.

Raphaël s'est montré sublime. Il existe de lui un petit dessin dans lequel Nicodème soutient le corps du Sauveur, tandis que Madeleine prosternée incline la tête sur les pieds de Christ et les couvre de baisers. Son visage est entièrement caché par ses cheveux flottants. Jamais on n'a rendu avec plus de vérité, d'une manière plus naturelle et plus pathétique tout à la fois, l'accablement de la douleur et de l'amour profond.

6° Les trois Maries au sépulcre. Il existe une gravure célèbre, d'après un dessin de Michel-Ange, appelée : « Les trois Maries allant au sépulcre. » Elle représente trois vieilles femmes voilées qui tournent le dos. Elles sont d'un aspect imposant; mais on pourrait les nommer aussi bien les trois parques, ou les trois sorcières, que les trois Maries. Ce sujet n'a jamais été plus habilement mis en scène que dans une gravure de Philippe Veit, artiste allemand, moderne. On ne saurait rendre avec plus de vérité l'accablement produit par le chagrin, les regards pleins d'anxiété et d'espérance fixés sur le tombeau, la solitude solennelle, l'aube du jour qui commence à poindre dans le lointain.

7° Le sujet appelé *Notre-Dame au sépulcre* a été traité plusieurs fois dans des tableaux les plus remarquables qui se représentent sont conçus et exécutés d'une manière toute différente. Le premier, peint par Titien, fait partie de la collection de M. Rogers, le banquier poète. Sainte Madeleine est prosternée à genoux et la main étendue; le Sauveur repose à lui son manteau, comme pour éviter que Madeleine ne le touche; mais, en montrant toutefois la plus tendre compassion. Outre la beauté et la vérité d'expression, ce tableau est d'un mérite extrême sous le rapport du coloris et de l'effet. Les beautés du paysage, l'aube du jour dans un lointain aux teintes bleues, tout cela est rendu avec une simplicité sublime. Le tableau de Rembrandt, qui est dans la galerie de la reine, est un véritable prodige de l'art. Jésus-Christ est à l'entrée du sépulcre, vêtu comme un jardinier; Madeleine est à ses pieds pour l'adorer. On trouve dans ce tableau un cachet de cette originalité sauvage et de sentiment poétique qui appartiennent à Rembrandt. Rien d'élevé, ni dans les formes, ni dans le caractère; mais les ombres profondes du sépulcre, les êtres surnaturels qu'on y entrevoit, l'aube du jour au-dessus de la ville, apparaissant dans le lointain, sont d'un effet sublime et en harmonie avec cette scène mystérieuse. Le grand tableau d'autel de Baroccio, autrefois si célèbre, et que la belle gravure de Raphaël Morghen a si bien fait connaître, laisse trop à désirer, pour pouvoir être comparé à aucun des ouvrages que nous venons de décrire. Le Christ est sans caractère, dépourvu de toute dignité; Marie-Madeleine montre trop d'agitation.

Laissons de côté, pour les examiner ensuite d'une manière plus complète, les sujets tirés des Saintes Ecritures, et occupons-nous de ceux de la quatrième classe qui se rapportent directement à la vie de Marie-Madeleine, et sont tirés des légendes provençales du treizième et du quatorzième siècle.

La danse de la Madeleine. — Tel est le titre d'une estampe très-rare et très-belle, de Lucas de Leyde. Marie-Madeleine y est représentée en

son de la fête et du tambourin; un homme, probablement son frère, tient par la main. Sur le premier plan plusieurs groupes d'hommes et de femmes se livrent à des divertissements; dans le fond, on voit encore Marie-Madeleine chassant le cerf avec une troupe joyeuse; on l'aperçoit aussi, tout à fait dans le lointain, portée au ciel par des anges. Cette composition singulière et riche d'effet est datée de l'an 1519.

Marie-Madeleine reprochée par sa sœur sur sa vanité et sa vie dissolue. — Ce sujet a été gracieusement mis en scène par Giovanni Lippino (1620), dans un tableau qui fait maintenant partie de la galerie de Vienne. Marie est assise à sa toilette; une servante lui attache ses beaux cheveux. Marthe, debout auprès de sa sœur, lui adresse de vifs reproches. Il existe une jolie toile d'Elisabeth Sivani (1625) où ce sujet est représenté de la même manière.

Marie-Madeleine conduite par sa sœur Marthe aux pieds de Jésus-Christ. — Cette scène a été dessinée par Raphaël et peinte par Campagna et d'autres artistes. Les divers tableaux que j'ai vus représentent les deux sœurs montant les degrés du temple, à l'entrée duquel notre Sauveur est assis. Dans un tableau de Frédéric Zuccherò (gravé par Capriotti), on voit Madeleine agenouillée aux pieds du Sauveur, lequel est assis sous le portique du temple. Marthe, couverte d'un voile, se tient debout près d'elle. Ils sont entourés de nombreux spectateurs et de disciples.

Marie-Madeleine renonçant aux vanités du monde. est encore un sujet plein d'intérêt. Le tableau du Guide nous montre la sainte se dépouillant elle-même de ses parures. Elle arrache des perles de ses cheveux et lève vers le ciel des yeux remplis de larmes. Il existe un charmant petit tableau de Gérard Dow, dans lequel Madeleine est revêtue d'une belle robe de couleur oramoisie, garnie de riches fourrures. Elle regarde le ciel avec l'expression de la douleur et du repentir; devant elle, est placée une table couverte de bijoux. Une esquisse de Rubens, dans la galerie de Daulich, représente Madeleine au milieu d'un bois solitaire, repoussant de ses parures mondaines, du satin bleu, de perles, etc. Elle se tord les mains avec l'expression du chagrin le plus violent. Rubens, suivant son usage, a traité ce sujet d'une manière incomplète, mais pleine

d'effet. Dans son tableau de la galerie de Vienne, dont les figures sont de demi-grandeur, on voit Marie foulant aux pieds une cassette remplie de bijoux, et se détournant les mains jointes, comme livrée au plus profond repentir. Marthe se tient derrière elle, et la regarde avec une expression de triomphe si affectée qu'on y pourrait trouver quelque chose de comique.

Marie-Madeleine renonçant au monde. — C'est le sujet d'un tableau du musée de Louvre, que Lebrun avait composé pour les Carmélites de Paris; c'est, dit-on, le portrait de madame de la Vallière, qui le fit exécuter. Un tableau de Franceschini représente Madeleine au moment où elle vient de se dépouiller de ses parures, qui sont éparpillées à terre. Marie tient dans sa main une discipline dont elle semble s'être frappée; elle se jette dans les bras d'une servante, tandis que Marthe, qui est près d'elle, lui adresse des paroles de paix et lui montre le ciel. Les figures sont de demi-grandeur. Aucun de ces tableaux n'est d'une exécution bien remarquable, et ce sujet, qui comporte les plus grandes beautés, n'y a jamais été traité d'une manière satisfaisante.

(La fin prochainement.)

M. Louis Meyer, qui habite ordinairement Paris, où il poursuit ses succès, est depuis quelques jours à La Haye. Il y a été appelé par le Prince Henri des Pays-Bas, qu'il doit accompagner dans un voyage de circumnavigation. Il s'embarquera sur le vaisseau commandé par Son Altesse Royale, qui a mis une grande sollicitude particulière à vouloir avoir auprès de lui cet artiste de tant de talent.

THEATRE ROYAL-FRANÇAIS.

Il est triste de le dire, mais il y a au fond de notre mauvaise nature, nous ne savons quel instinct de révolte, contre les supériorités mêmes dont nous avons le plus subi l'ascendant et auxquelles nous avons rendu les plus ardents hommages; nous éprouvons un plaisir secret à surprendre chez les natures d'étoffe quelque accident de faiblesse humaine, comme si les altérations qui les plongent pouvaient nous élever à leur niveau. Par exemple, qu'on jette à Corvianna à une actrice un rhume, un enrouement, que les cordes du larynx soient trop tendues ou trop relâchées, ou bien que sa voix semble fléchir sous l'effort auquel la condamnent nos opéras en cinq actes, et voilà l'artiste qui naguère tenait les spectateurs suspendus à ses lèvres, et dont le timbre sympathique faisait vibrer nos fibres les plus délicates, qui n'est peut-être plus qu'une femme ordinaire, la première ou la dernière venue. On fait d'elle des déplorations; ce n'est plus, disent quelques-uns, qu'un parfum évaporé; à leur tour les croque-notes parlent d'elle ou d'en se défont, et même ses admirateurs les plus

passionnés n'avaient pas assez d'applaudissements et de bouffonneries. Qui sait même si l'on n'ira pas jusqu'à dire que l'actrice est bien et dûment passée de vie à trépas, et qu'il n'y a plus qu'à prononcer l'oraison funèbre du talent!

Mais, Dieu merci! les gens que l'esprit de dénigrement se permet quelquefois de se porter à merveille et finissent par avoir promptement raison de l'indifférence ou du mauvais vouloir. Aujourd'hui M^{lle} Bouvard se porte à merveille! Ceux qui ont vu, samedi dernier, la *Favorite*, pourront vous l'attester comme nous. La chose peut être plus ou moins agréable pour ces bonnes âmes qui s'étaient déjà partagé sa succession; mais il faut qu'ils en prennent leur parti; la succession n'est pas ouverte.

Si l'on avait pu douter un instant de l'actrice, la *Favorite* a été, samedi dernier, pour M^{lle} Bouvard, une réhabilitation complète. Ce rôle, parfaitement dans ses moyens et dans les qualités de sa voix, est à coup sûr une de ses plus belles créations, elle s'en est fait une chose à elle, à ce point qu'elle aurait même le droit de dire à ses rivales: Ne m'oubliez pas! Toujours elle s'y est montrée tendre, passionnée, pleine de force d'énergie et surtout sympathique; mais ce qui l'a surtout rendue si avouée et si belle, si inspirée, et en même temps si sage dans ses élans, plus maîtresse d'elle-même, c'est à la fois et la tragédienne et la cantatrice que nous avons tant applaudie autrefois. Aussi pas un de ceux qui étaient venus peut-être avec un esprit de dénigrement, n'a cherché à se défendre des applaudissements qui l'ont enlevé la salle. Le bel acte est achevé au milieu des acclamations, et le même triomphe attendait l'actrice au magnifique duo qui termine la pièce; là elle s'est peut-être élevée encore à une plus grande hauteur. On pouvait à la rigueur, et personne ne l'a fait, épiloguer sur le succès des autres parties du rôle, et l'attribuer plutôt au mérite du jeu qu'à celui du chant; personne dans la salle, encore une fois, n'a songé à faire cette distinction; mais, lorsqu'on essaye, elle devient impossible dans cette circonstance. Il n'y a pas de ces cris dramatiques qui s'échappent au besoin sous l'élan de la déclamation l'irégularité et les imperfections du chant; c'étaient des notes pures, vibrantes et pleines qui s'élevaient en frémissant de ce

